Pour une grammaire générale de la relation texte-image

For a general grammar of the text/image relation

Jean-Marie Klinkenberg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/8436>

DOI : 10.4000/pratiques.8436

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Jean-Marie Klinkenberg, « Pour une grammaire générale de la relation texte-image », *Pratiques* [En ligne], 185-186 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/8436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.8436>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Pour une grammaire générale de la relation texte-image¹

For a general grammar of the text/image relation

Jean-Marie Klinkenberg

1. Un champ vierge

- 1 Que l'image et le texte entretiennent une relation privilégiée, c'est l'évidence même : titres de tableaux, bande dessinée, publicité, livres pour enfants, plans de montage, articles scientifiques, écrans de téléphone portable sont là pour le prouver. Depuis l'invention de l'écriture, il est rare que l'image aille sans le texte et, aujourd'hui, de plus en plus rare que le texte aille sans l'image. Sans compter que cette écriture – base du texte – provient elle-même historiquement de l'image (Klinkenberg & Polis, à paraître).
- 2 Pourtant, il est étonnant de constater que le problème de la relation texte-image n'a que rarement été pris à bras le corps. Du moins en tant que problème sémiotique de portée générale. Car bien sûr, les études de cas, ou les études de type esthétique abondent. Mais les auteurs de ces travaux, pressés d'arriver à leur objet global complexe, et surtout à l'effet pragmatique qu'il induit, négligent souvent la mise au point des instruments élémentaires devant permettre la description fine des mécanismes à la base de ces effets. On doit faire le même constat à la lecture de maints travaux sur l'écriture, démontrant pourtant la présence massive de l'image dans l'écriture (voir Christin, 1995) : ils ne se sont pas fréquemment interrogés sur la manière dont se noue le rapport entre ces deux objets.
- 3 Toutes ces contributions n'ont le plus souvent donné naissance qu'à des concepts *ad hoc*, à des taxinomies empiriques ou encore à des notions générales mais restant vagues, comme celles de relais et d'ancrage (grâce à quoi le texte « dirige le lecteur entre les signifiés de l'image »), lancées par R. Barthes (1964, p. 31) : désignées par des métaphores, elles n'ont jamais été vraiment définies. Par ailleurs, un certain nombre de propositions faites à l'époque de R. Barthes souffrent d'une perspective glossocentriste qui consiste à dire que le sens du visuel réside dans ce qu'on peut en dire verbalement :

« il n'y a de sens que nommé », affirmait R. Barthes. Entendons : que nommé linguistiquement.

- 4 George Roque (2016) a fait bien montré les limites d'une telle conception. Et d'ailleurs les progrès opérés depuis lors par les sciences du langage et la sémiotique permettent de dépasser cette opposition caricaturale : d'un côté, on ne peut plus aujourd'hui sous-estimer la part de non-univocité dans la langue ; de l'autre, l'énoncé visuel ne peut plus être considéré comme un « message sans code » (Barthes, 1964, p. 46). Comme on va le voir, l'image « ancre » le texte, autant que le texte « ancre » l'image.
- 5 Mon objectif sera de constituer ici l'esquisse d'une grammaire de l'interaction texte-image, obéissant à l'exigence de généralité que je viens de pointer. La mise au point rapide de quelques notions théorique s'impose au préalable.

2. Trois concepts

2.1. Pluricodie

- 6 Par discours pluricode, j'entends toute famille d'énoncés considérée comme sociologiquement homogène par une culture donnée alors même que l'on peut régulièrement isoler dans ses énoncés plusieurs sous-énoncés relevant chacun de codes réputés distincts par ladite culture (Klinkenberg, 2000a [1996])². Le plus bel exemple de discours pluricode est peut-être fourni par le cinéma. Cet art a indéniablement son identité et sa stabilité à nos yeux. Et pourtant, il mobilise simultanément, en une interaction réglée, le récit, l'image, la kinésique et la proxémique, la langue, la musique, l'iconisme sonore, l'écriture...
- 7 Dans ce qui suit, j'utiliserai donc l'expression *énoncé scripto-iconique* pour désigner un énoncé pluricode considéré comme sociologiquement stable, et mobilisant à la fois l'icône et l'écriture : c'est le cas de l'affiche publicitaire, de la page ou de la case de B.D., etc. Par convention, je désignerai ci-après les sous-énoncés écrits par la lettre L (pour linguistique) et les sous-énoncés iconiques par la lettre V (pour visuel).

2.2. Tabularité de l'espace scripto-iconique

- 8 Si l'on parle ici d'une interaction du texte et de l'image, c'est par définition d'un texte vu qu'il s'agit, et perçu par la vue parce qu'il est écrit.
- 9 Je convoque ici l'écriture pour en souligner un trait essentiel : qu'elle fait passer la parole du canal oral sur le canal visuel. Ainsi, en passant par la modalité sensorielle qu'est la vision, les énoncés linguistiques conservent-ils leur caractère linéaire, tout en acquérant un caractère spatial qu'ils reçoivent de ce canal.
- 10 Cet espace à deux ou à trois dimensions permet une aperception simultanée. Mais le champ de cette aperception est toutefois orienté (et animé) par des relations linéaires. La particularité de l'espace écrit réside dans cette dialectique entre linéarité et spatialité : cette double caractéristique produit une tabularité (Klinkenberg, 2005 ; 2018b ; Klinkenberg & Polis, 2018).

2.3. L'homogénéité de l'énoncé : l'indexicalité

- 11 Dire d'un énoncé qu'il est pluricode est une affirmation lourde de présupposés et de conséquences : à quelles conditions peut-on affirmer, devant une manifestation sémiotique complexe donnée, qu'elle constitue un énoncé et un seul, et non deux énoncés distincts, sans relations entre eux ? Étudier ces relations, sur le plan syntaxique et sémantique, est la tâche que je me suis assignée dans ce qui suit, mais sa réalisation est – on le voit – suspendue à une question préjudicielle : quand peut-on dire qu'il y a un énoncé pluricode et un seul ? Pourquoi décide-t-on de considérer un tel ensemble de faits comme cohérent et de le distinguer de ce qui l'entoure ?
- 12 Deux facteurs interviennent dans cette prise de décision : des facteurs perceptifs et des facteurs que nous nommerons indexicaux.
- 13 Des oppositions fortes de caractéristiques formelles entre deux séries de propriétés (par exemple un espace plastiquement très homogène vs un autre espace hétérogène, par ses modelés ou ses variations chromatiques) permettent de parier sur l'existence de deux champs distincts, ayant chacun leur personnalité, et donc sur l'homogénéité sémantique de chacun, cette homogénéité leur donnant un statut. Par exemple, statut de fond pour l'un, statut d'énoncé se détachant sur le fond pour l'autre.
- 14 Mais ce facteur perceptuel n'est peut-être pas suffisant pour nous amener à dire qu'il y a là un couple fond + énoncé, et non pas un seul énoncé global. C'est que le facteur perceptif, condition nécessaire, ne constitue pas toujours une condition suffisante. Il se voit obligatoirement relayé par un signe particulier, faisant partie de la famille des index : le cadre (Groupe μ , 1992, p. 3377-399).
- 15 Pour rappel, l'index – qu'on se gardera de confondre avec l'indice – est un dispositif sémiotique ayant une double fonction : focaliser l'attention sur une portion déterminée d'espace (et éventuellement y ségréguer un objet), et donner un certain statut à cette portion d'espace ou à cet objet. Exemple canonique : le doigt pointé vers un objet (mais on pourra aussi penser à la flèche, à l'étiquette, etc.). L'index mobilise toujours trois éléments : (i) la manifestation indexicale proprement dite (/doigt pointé/, /badge/...) ou *indexant* ; (ii) la portion d'espace désignée ou *indexé* (porte de sortie, personne) ; (iii) la relation précise que le premier institue avec le second ou *indexation* (« désigner », « donner un statut », etc.) L'index présuppose donc une sémiotique de l'espace : pour que l'indexant puisse désigner une portion d'espace, il faut au préalable que l'indexé soit perçu comme une unité homogène et distincte de son entourage ; par exemple un bâtiment, distinct de son environnement, un objet, distinct de son contexte. Quant à la relation d'indexation, elle a, comme on l'a dit, deux fonctions possibles, la seconde étant facultative : (i) la focalisation sur une portion déterminée d'espace ; (ii) donner un statut sémiotique à cet indexé (« œuvre d'art », « fonction sociale », etc.). Si la nature des objets appelés à devenir des indexants peut être très variable (comme on va le voir, ils peuvent très bien être de nature linguistique : /ce type-là/), ils exploitent donc toujours l'espace.
- 16 Ce sont de telles indications indexicales qui fournissent l'unité du dispositif global. Elles produisent la clôture et affirment l'homogénéité de l'espace ainsi clôturé.
- 17 C'est donc à elles qu'il revient d'établir l'identité et l'homogénéité des énoncés scripto-phoniques : la case de bande dessinée (BD), la page de l'album, l'affiche, etc. Nous savons ce que c'est qu'une page, à quoi elle sert, comment elle se manipule, et sommes dressés

à considérer tout ce qui figure dans l'espace délimité par sa bordure comme constituant une unité de forme et de sens (voir la fig. 1). Nous savons aussi ce qu'est un livre, et y postulons de la même manière que tout ce qui est contenu dans les limites matérielles de son volume, ou dans celles de sa subdivision qu'est la page, constitue une unité de forme et de sens.

Figure 1. Le livre et la page comme index

3. Plan d'une grammaire

- Toute cette mise en place – pluricodie, tabularité, indexicalité – était nécessaire pour aborder la question des règles de l'interaction verbo-iconiques.
 - ■ Comme dans toutes les grammaires, ces règles sont de cinq types, que l'on étudie généralement dans cinq chapitres distincts :
 - les règles qui régissent l'engendrement des constituants de base (en langue, ce seront les sons et les phonèmes) ;
 - celles qui président à la constitution des unités complexes du plan de l'expression (morphologie) ;
 - celles qui décrivent les relations entre ces unités (syntaxe) ;
 - celles du sens (c'est la sémantique, phrastique autant que lexicale) ;
 - celles qui régissent l'usage des énoncés en situation : la pragmatique.
- 18 Dans la pratique, il est évidemment toujours difficile de maintenir séparés ces différents ordres, et ce sera particulièrement le cas ici. Dans ce qui suit, nous présenterons rapidement les relations morphologiques, et privilégierons les interactions syntaxiques et sémantiques, en faisant, dans les deux cas, ressortir systématiquement les mécanismes pragmatiques inévitablement à l'œuvre. Nous n'avons par contre pas à nous pencher sur les composants de base : ce sont en effet

ceux qu'étudient la sémiotique de l'écriture d'une part et la sémiotique visuelle d'autre part, et ils ne jouent aucun rôle spécifique dans le problème qui nous intéresse ici.

4. Relations morphologiques

4.1. L'iconogramme

- Les relations morphologiques entre texte et image mobilisent les fonctions iconiques de l'écriture. Dans ces fonctions, le tracé du ou des signes graphiques renvoie iconiquement à un objet ou à un autre signe. Il y a là une interpénétration des signes de deux sémiotiques, que rend possible leur caractère spatial partagé.
- Pour décrire correctement ces fonctions iconiques, il faut distinguer, sur le plan de l'expression, les notions de signifiant et de stimulus, cette dernière étant sans doute moins familière au lecteur que la première. Nous entendons par *stimulus* la manifestation concrète et contingente du signe ; autrement dit, ce qui, dans la communication, le rend transmissible par un canal particulier en direction d'une sensorialité particulière ; le signifiant, quant à lui, est un modèle. Le rapport entre stimulus et signifiant est donc généralisé à tout signe, celui qui unit son et phonème dans le signe linguistique. J'appelle objets graphiques les stimuli des systèmes graphiques (Klinkenberg, 2018a). En bref, ce sont les constituants du répertoire d'une écriture, mais tels qu'on peut les repérer empiriquement, avant toute assignation d'une fonction particulière à ce constituant dans une écriture donnée : traits constitutifs des lettres, espaces, etc.
- L'interpénétration entre le signe scriptural et le signe iconique se laisse donc décrire de la manière suivante : un même stimulus renvoie simultanément à deux signifiants distincts en droit, l'un de nature iconique, et l'autre de nature scripturale. Ce type d'énoncé permet de voir spectaculairement à l'œuvre le caractère ambivalent de l'espace scripto-iconique, organisé par des relations linéaires aussi bien que tabulaires.
 - ■ Le meilleur exemple de la manifestation de cette interpénétration est sans doute à chercher du côté de ce qu'il est convenu d'appeler les « calligrammes ». Ce terme a certes l'usage pour lui, mais on devrait, en rigueur de termes, lui préférer celui d'iconogramme, qui ne confine pas le phénomène à la littérature. En effet, le terme « calligramme » tend malheureusement à ne désigner que des énoncés caractérisés par ce qu'on appellera ci-dessous dominante scripturale, à l'exclusion des énoncés à dominante iconique, où l'on observe pourtant la même interpénétration entre signe scriptural et signe iconique.

Figures 2a et 2b. Iconogrammes : interpénétration entre signe scriptural et signe iconique

spunculo per il quale emanava laqua della fontana per artificio perpetua in la fubietta concha.

Nel Patore dunque di questo uaflo promineua uno pretiofiffimo mōticulo, mirabilmente congefto di innumere gemme globofe preffamente una ad altra coaceruate, cum inæquale, o uero rude deformatura, lepidiffimamente il mōticulo fcrupolo rendeuano, cū corufcations di uarii fulguri di colore, cum proportionata eminētia. Nel uertice, o uero cacumine di questo monticulo, nafceua uno arbuculo di mali punici, di tronco, o uero ftipite & di rami, & fimilmente tutto questo composito di oro pralucente. Le foglie appofite di fcintillate Smaragdo. Gli fructi alla granditudine naturale difperamente collocati, cum il fidio doro ifchiantati largamente, & in loco degli grani ardeuano nitidiffimi rubini, fopra omni paragonio nitidiffimi di craffitudine fabacea. Poſcia lo ingeniofo fabro di queſta inextimabile factura & copiofo eſſendo del fuo diſcorſo imaginario hauea diſcriminato, in loco di Cico gli grani cum tenuiffima braſtea argentea. Oltra di queſto & ragioneuolmente hauea fiſto & alcuni altri mali crepati, ma di granelatura immaturi, oue hauea cōpoſito cum improbo exquiſito di craffi unione di candore orientale. Ancora folertemente hauea fiſto gli balauſi facti di perfecto corallo in calici pieni di api ci doro. Vltra di queſto fora della ſummitate del ſitulatamente uacuo ſtipite uſciua uno uerſatile & libero flylo, il cardineimo delqua le, era fixo in uno capo peronato, o ueramente firma to fopra il medio dellaxide. & aſcendeva per il peruio & inſtobato trunco.

- ◦ ■ Il s'agit d'un phénomène que l'on trouve dans toutes les cultures, réalisables avec tous les types d'écriture (cf. figures 2a et 2b), et dont la tradition remonte à la plus haute antiquité. De nos jours, cette fonction se voit aussi fréquemment utilisée en publicité.

4.2. L'interaction : dominance et niveaux d'intégration

- 19 Une étude exhaustive des règles d'interpénétration du signe graphique et du signe iconique, qu'une sémiotique de l'écriture devrait énumérer (Klinkenberg & Polis, à paraître) et à laquelle nous ne nous astreindrons pas ici, montrerait que celles-ci sont nombreuses.
- 20 Ainsi verrait-on que les énoncés iconographiques peuvent être à dominante iconique ou à dominante scripturale. Les facteurs assurant la prévalence de l'un ou de l'autre type sont de nature quantitative. Si l'énoncé comporte un résidu iconique ne pouvant pas faire l'objet d'une interprétation scripturale, alors la dominante est iconique, comme dans ce dessin inspiré par l'œuvre de R. Magritte *L'art de la conversation* (fig. 3) : un certain nombre de déterminants du type iconique « ruines » n'y constituent pas des lettres, de sorte que l'iconisme est dominant.

Figure 3. Iconogramme à dominante iconique

Figure 4. Iconogramme à dominante iconique

La Cravate et la montre

LA CRAVATE
 DOU
 LOU
 REUSE
 QUE TU
 PORTES
 ET QUI T'
 ORNE O CI
 VILISÉ
 OTE- TU VEUX
 LA DIEN
 SI RESPI
 RER

COMME L'ON
 S'AMUSE
 BI
 EN
 les
 heures

et le
 vers
 dantesque
 luisant et
 cadavérique

le bel
 inconnu

les Muses
 aux portes de
 son corps

l'infini
 redressé
 par un fou
 de philosophe

semaine

Tircis

Mon beau
 cœur té
 de
 la
 les yeux vie
 pas
 se
 l'enfant la
 dou
 leur
 Agla
 de
 mou
 rit

la main

- 21 Le contraire s'observe dans le poème de la figure 4, où le titre échappe à une lecture iconique : il y a ici dominante scripturale. Les cas d'iconogrammes sans résidus, c'est-à-

dire où la totalité des constituants sont simultanément lisibles sur les deux modes, sont relativement moins fréquents. C'est vers quoi tendaient certaines parties de l'énoncé égyptien de la figure 5, qui met en scène le rite de l'union des deux pays : un même végétal peut y être lu tantôt comme icône des fleurs caractérisant la Haute- et la Basse-Égypte, tantôt (ou simultanément) comme hiéroglyphe à valeur phonétique (*mhw* et *swaw*, « Haute-Égypte » et « Basse-Égypte »).

Figure 5. Iconogramme sans résidu

- 22 Sur le plan qualitatif, l'interpénétration iconographique peut se produire à tous les niveaux de complexité de l'énoncé.
- 23 Si l'on prend les niveaux d'articulation de la partie scripturale de l'énoncé pour échelle, l'icône peut être produite au haut comme au bas de celle-ci. Dans le premier cas, l'iconogramme est constitué par la totalité (ou la quasi-totalité) de l'énoncé scriptural, comme dans les exemples 2a et 2b³. Dans le second cas, il l'est par les constituants scripturaux minimaux de cet énoncé : la lettre (comme dans l'exemple 6), voire un trait de la lettre, comme dans l'exemple 7)⁴.

Figure 6. Iconisation de la lettre

Figure 7. Iconisation d'un trait de la lettre

- ◦ ■ Si l'on prend les niveaux d'articulation de la partie iconique pour échelle, la reconnaissance globale des formes du stimulus peut être assurée par l'ensemble des masses graphiques, comme dans les cas 2a, 2b et 4. À un niveau inférieur, les objets graphiques n'iconisent que quelques déterminants du signe iconique, comme les formes dans l'exemple 3 ou la couleur dans l'exemple 8. En descendant encore l'échelle, les objets graphiques en arrivent même à n'iconiser qu'un simple formème⁵ du signe iconique, comme l'orientation (fig. 9) ou des variations d'orientation dans un mouvement (fig. 10).

Figure 8. Iconisation du chromème « dominante »

Figure 9. Iconisation du formème « orientation »

Figure 10. Iconisation des formèmes « mouvement » et « variation d'orientation »

5. Relations syntaxiques

- ◦ ■ Les instruments essentiels sont ici les indexants que sont les déictiques et les connecteurs, auxquels viendront s'ajouter certains autres mécanismes non langagiers.

5.1. Déictiques

- 24 Traditionnellement, on appelle déictiques des signes linguistiques dont le référent n'est identifiable qu'en tenant compte des conditions particulières de la communication : le lieu, le moment, les acteurs. On distinguera ici deux sortes de déictiques : les démonstratifs et les embrayeurs.

5.1.1. Démonstratifs et embrayeurs

- ²⁵ En français, les démonstratifs sont des pronoms et des adjectifs : cela, cette, voici, etc. Ces termes désignent indexicalement des référents à partir de la position occupée par

le locuteur, en tant que celle-ci est identifiable. Soit le célèbre exemple de *La trahison des images*, de R. Magritte, où L énonce /Ceci n'est pas une pipe/. En vertu du principe d'homogénéité-clôture, l'objet de la monstration est identifié à partir de la position de l'énoncé. Opérant à partir de l'espace de l'énoncé scripto-iconique, la monstration est par hypothèse tout entière contenue dans cet énoncé (et n'est pas référée au locuteur du monde). Donc le spectateur est fondé à chercher le lien sémantique entre L et le seul énoncé V qu'il ait à sa disposition dans cet espace clos. Il aura donc à gérer l'opposition apparente entre un L qui affirme « Ceci n'est pas une pipe » et un V qui semble dire « Ceci est une pipe ».

- 26 Le référent des embrayeurs varie avec trois séries de variables : 1) le couple énonciateur/énonciataire ; 2) le moment de l'énonciation ; 3) son lieu. En 1) nous aurons les pronoms personnels des deux premières personnes (« toi », « nous », etc.) et les adjectifs et pronoms possessifs relatifs aux mêmes personnes (« votre », « mien », etc.). En 2) les adverbes et locutions adverbiales désignant le temps par rapport à celui de l'énonciateur – « hier », « la semaine prochaine », « ce mois-ci » – ainsi que certains adjectifs (« actuel »). En 3) les adverbes et locutions référant à un lieu situé par rapport à celui de l'énonciateur : « ici », « là », etc.
- 27 Les interactions scripto-iconiques reposant sur de tels embrayages sont nombreuses : dans la bande dessinée, l'homogénéité thématique du binôme scripto-iconique est assurée par eux, comme nous en persuadent les cases où les notations « le lendemain », « quelques instants après » abondent dans les bandeaux, les « tu » et les « vous » dans les phylactères, on l'on trouvera aussi les « là » et les « ici ».
- 28 Les termes d'adresse sont étroitement parents des embrayeurs. Dans l'exemple d'une publicité pour une plaque vitrocéramique (fig. 11), le terme L /Rosières/ est équivalent à un /tu/ : il donne son statut à l'objet, qui est en l'occurrence l'énonciataire interne à l'énoncé V (la plaque-miroir est une Rosières). L'adresse relaye d'ailleurs ici des embrayeurs personnels : /nous/, /moi/.

Figure 11. Déictiques : termes d'adresse

- ◦ ■ ■ La mobilisation des déictiques pose deux problèmes, dont la solution est d'ordre pragmatique. La première difficulté consiste à identifier correctement l'indexé du déictique à l'intérieur de V ; la seconde est de décider s'il faut chercher cet indexé à l'intérieur de V ou s'il faut au contraire sortir de ce dernier pour obtenir une interprétation satisfaisante de la relation indexicale. Abordons ces deux problèmes.

5.1.2. Aspects pragmatiques : (1) quelle référence interne pour la *deixis* ?

- 29 Dans *La trahison des images*, R. Magritte ne nous laissait pas le choix : puisque son énoncé ne comportait qu'une seule unité V, c'est elle qu'il fallait identifier comme l'indexé de l'indexant qu'est le /ceci/. Mais les choses sont rarement aussi simples. Dans la mesure où plusieurs unités V peuvent être présentes dans l'énoncé global, l'identification de l'indexé n'est pas assurée d'emblée et plusieurs hypothèses entrent en concurrence. L'identification fait alors l'objet d'un calcul, mobilisant le principe de pertinence : on privilégiera la relation laissant le moins de résidus (gain de sens maximal) pour le coût cognitif le plus bas (économie de moyens maximale).
- 30 Prenons l'exemple d'une publicité pour la sécurité au travail (fig. 11), qui énonce en L / ça ne repousse pas/).

Figure 12. La référence de la *deixis*. Quête de la pertinence

- En principe, le /ça/ pourrait se référer à n'importe quelle portion V de l'énoncé : un des doigts présents, la racine, le feuillage, etc. Devant cette pluralité d'hypothèses, le spectateur doit donc se livrer à un calcul interprétatif. Ce calcul amène ici à choisir le « doigt manquant » comme objet le plus pertinent pour le déictique à l'exclusion du végétal et des doigts intacts. En effet un végétal repousse (et cette hypothèse rendrait malaisé l'établissement d'un lien sémantique avec L) et un doigt intact ne justifierait pas le préfixe *re-*.

- ■ ■ Dans ce premier type de cas, l'évaluation de la pertinence se fait à partir des éléments V manifestés à la surface de l'énoncé. Mais il arrive qu'aucun de ces éléments ne permette d'interprétation satisfaisante. La quête du référent de la *deixis* impliquera alors un calcul inférentiel plus sophistiqué, permettant de passer d'un type iconique V, manifesté mais peu pertinent, à un autre type non manifesté mais impliqué par le premier et qui, lui, aura un degré supérieur de pertinence. Prenons la figure 13.

Figure 13. La référence de la *deixis*. Calculs inférentiels

- 31 Soit L /celui qui n'a pas bu, c'est celui qui conduit/, et V un véhicule identifiable comme un corbillard. L'identification de l'indexé de « celui qui » est délicate. L'église ? Mais le nom est féminin... Le mur ? Non : un mur ne boit ni ne conduit. Mais l'énoncé V permet une inférence à partir de « voiture ». C'est un présupposé de type Π^6 : qui dit « voiture » dit « moteur », « carburant » mais aussi « conducteur » et éventuellement « passager ». L'énoncé L, avec ses verbes « conduire » et « boire », se référera plus économiquement à ces acteurs humains non manifestés qu'au type « voiture », pourtant manifesté. Et on en déduira la proposition « celui qui a bu, c'est celui qui ne conduit pas ». Et c'est donc le passager. Or le passager d'un corbillard est souvent un mort. D'où la production d'une interprétation « le mort a bu » (que la doxa reformulera sur le mode déontique : « qui veut ne pas être mort ne boira pas »).

5.1.3. Aspects pragmatiques : (2) référence interne ou externe de la *deixis* ?

- 32 Jusqu'à présent, nous n'avons envisagé que des relations internes à l'énoncé scripto-phonique. Mais les déictiques, et spécialement les embrayeurs, se caractérisent par leur ambivalence : ils peuvent se référer tantôt à un objet interne à l'énoncé, tantôt à un objet extérieur à cet énoncé. Par exemple, le couple énonciateur/énonciataire pointé par la *deixis* peut être celui que forment des partenaires manifestés iconiquement, mais ce peut aussi être le couple formé par l'énonciateur et l'énonciataire de l'énoncé global : le producteur et le récepteur de cet énoncé.
- 33 Pour quelles raisons opte-t-on pour l'une ou l'autre des solutions possibles ? De nouveau, on se livre à un calcul de pertinence. Or il arrive qu'on ne puisse déboucher sur une lecture économique en restant à l'intérieur de l'énoncé, parce qu'aucun élément V ne peut entrer de manière pertinente dans la relation déictique, même au

prix des inférences décrites ci-dessus. Il faut à ce moment postuler une *deixis* reliant l'énoncé L au spectateur extérieur (énonciataire) de l'énoncé global.

- 34 Si un énoncé L comporte plusieurs déictiques, le calcul peut dès lors donner des résultats différents pour chacun d'eux. Prenons l'exemple de l'affiche célèbre /I Want you for US Army/ (fig. 14).

Figure 14. La référence de la *deixis* : *deixis* mise en scène

- 35 « I » y est l'énonciateur de l'énoncé linguistique, et cet énonciateur est présent iconiquement dans V : la *deixis* reliant « I » et « Uncle Sam » (V) est donc mise en scène. Mais aucun énonciataire potentiel de « You » n'est manifesté iconiquement. On est alors fondé à estimer que la *deixis* mobilise un énonciataire extérieur à l'énoncé.
- 36 Dorénavant nous parlerons d'*énonciateurs* ou d'*énonciataires externes*, pour désigner les énonciateurs et énonciataires de l'énoncé scripto-iconique, et d'*énonciateurs* ou d'*énonciataires internes*, pour désigner ceux qui mis en scène iconiquement dans cet énoncé global.
- 37 La *deixis* peut fonctionner dans les deux sens : relier l'énonciateur interne à l'énonciataire externe (c'est le cas avec le « you ») ou un énonciateur externe à un énonciataire interne. Autrement dit, deux mouvements sont possibles, l'un centrifuge l'autre centripète.
- 38 Prenons l'exemple des deux images pieuses ci-après (fig. 15a et 15b) : on y observe la présence iconique du même personnage – le Christ –, et les deux textes font usage du même embrayeur personnel « vous ». Toutefois, on se persuade aisément que l'indexé du /vous/ n'est pas le même dans les deux cas. Dans le premier (15a), le fidèle est l'énonciataire externe, le Christ V étant l'énonciateur, comme dans l'affiche précédente : *deixis* centrifuge. Dans l'autre (15b), l'énonciataire indexé est le Christ, toujours représenté iconiquement, et l'énonciateur est le fidèle : *deixis* centripète.

Figures 15a et 15b. Deux références de la *deixis* : externe et interne

- 39 Mais ce n'est pas tout. La *deixis* peut également relier l'énonciateur externe à l'énonciataire externe. C'est le cas dans cette publicité pour un abonnement au mensuel *Fluide glacial* (fig. 16). Parmi les nombreux déictiques qu'on peut y repérer, et dont certains sont internes à l'énoncé (/Ce personnage.../), on distingue un couple constitué d'un énonciateur externe (la rédaction ou les services financiers du magazine) et d'un énonciataire externe lui aussi (l'abonné potentiel) désigné par /vous/.

Figure 16. La référence de la *deixis* : énonciateur externe et énonciataire externe.

- 40 En résumé, le déictique peut mettre en rapport soit :
1. deux éléments de V. On parlera de *deixis* interne ou de *deixis mise en scène* dans le message iconique ;
 2. un élément de V et un partenaire de l'énonciation de l'énoncé global (énonciataire ou énonciateur). On parlera de *deixis* interne-externe.
Dans cette hypothèse, on peut avoir deux cas distincts : (2a) un *énonciateur interne* et un *énonciataire externe* (*deixis* interne-externe centrifuge) ou (2b) un *énonciateur externe* et un *énonciataire interne* (*deixis* interne-externe centripète) ;
 3. deux éléments extérieurs à l'énoncé V : *énonciateur* et *énonciataire externes*. On parlera alors de *deixis* externe.

5.1.4. Aspects pragmatiques : (3) facteurs d'évaluation de la pertinence

- 41 Quels facteurs interviennent dans la prise de décision du spectateur face aux choix interprétatifs que l'on vient de décrire ? Si la règle de base est la quête de l'option interprétative la plus pertinente, le spectateur est orienté dans cette quête par plusieurs variables, parmi lesquelles on énumèrera : 1) sa connaissance de la sémantique des codes iconiquement représentés ; 2) ses connaissances encyclopédiques ; 3) les indications génériques.

a) codes iconiquement représentés

b) autres connaissances encyclopédiques

- 42 Pour illustrer le rôle de cette seconde variable, on peut se tourner du côté des images pieuses (fig. 15a et 15b) : c'est la connaissance de la personne et du rôle du Christ ou des saints, et des relations qu'ils entretiennent avec les fidèles, qui permet l'interprétation

correcte du « vous » et son assignation à un référent tantôt interne (quand le fidèle s'adresse au Christ ou au saint) tantôt externe (quand c'est le Christ ou le saint qui s'adresse au fidèle). Dans la proposition d'abonnement à *Fluide glacial* (fig. 16), c'est la connaissance des rôles dévolus aux acteurs du processus d'abonnement qui permet de les identifier l'un comme « abonné », l'autre comme abonné.

c) contraintes génériques

- 43 Les contraintes de genre créent des protocoles d'interprétations susceptibles d'orienter la *deixis*. On peut ainsi estimer que le « vous » de la publicité (fig. 17) a *a priori* de fortes chances d'être centrifuge, s'adressant à un acheteur potentiel, et que celui de l'image pieuse sera préférentiellement centripète, s'adressant souvent à Dieu ou à un saint.

Figure 17. La *deixis* centrifuge comme norme du discours publicitaire

5.1.5. Rhétorique de la *deixis*

- 44 Tout ceci montre que bien des hésitations peuvent survenir quant à la manipulation correcte des instruments syntaxiques que sont les déictiques, et que des ambiguïtés ou des superpositions sont possibles. Les énoncés pluricodes peuvent évidemment jouer sur ces propriétés, ce qui produit une véritable rhétorique de la *deixis*.
- 45 Ainsi, le « vous » de telle publicité interrogeant « Que serait la mode sans vous ? » (fig. 18a) est-il interne, se référant alors à la personne représentée (qui peut évidemment représenter la communauté des énonciataires de l'énoncé global) ? Ou est-il externe, se référant alors directement à l'énonciataire dudit énoncé global ? Et l'efficacité de cette autre publicité pour une salle de cinéma (fig. 18b) ne vient-elle pas, outre du trope iconique (film-bretelles), du fait qu'elle superpose deux indexés possibles du « moi », correspondant à deux sens du mot /découvrir/ ? Un « moi » qui est celui de l'énonciatrice interne, laquelle invite son partenaire à la déshabiller (premier sens de /découvrir/), et un « moi » externe, faisant de la cinémathèque l'énonciatrice (utilisant cette fois /découvrir/ dans le sens de « faire connaissance »).

Figures 18a et 18b. Ambivalence de la *deixis*

- 46 Quant à la réclame pour *Fluide glacial* (fig. 16), riche en déictiques, le « nous » y est simultanément externe (il se réfère alors à « l'abonné », comme on l'a dit) et interne : la présentation sous forme iconique de l'arme de poing susceptible de tuer le personnage présuppose bien, en effet, un tueur interne. Deux isotopies sont ainsi connectées : celui des aventures du personnage de BD et celui des relations éditoriales.

5.2. Connecteurs

- 47 Le mot connecteur, qui a suscité bien des controverses, désigne globalement des outils linguistiques exprimant des liens syntaxiques, logiques ou sémantiques entre deux portions d'énoncés. Sont ainsi des connecteurs : 1) les termes temporels, qui organisent tantôt des simultanités d'événements (« pendant ce temps-là »), tantôt des successions d'événements (« d'abord », etc.), cette succession pouvant être orientée vers l'antériorité (« l'année précédente ») ou la postériorité (« le lendemain ») ; 2) les termes indiquant un rapport logique, par exemple de causalité ou de conséquence (« donc », « ainsi »), de contradiction (« mais », « toutefois ») ou de sommation (« bien plus », « en outre »), etc.
- 48 Une des propriétés linguistiques des connecteurs est que certains d'entre eux peuvent tantôt relier des portions d'énoncé (nous parlerons alors de *connexion interne*), tantôt un énoncé et son énonciation (et on parlera alors de *connexion externe*). Ainsi, un connecteur temporel peut exprimer un lien chronologique entre deux épisodes dans l'histoire racontée – deux unités narratives –, mais il peut aussi connecter deux phases du récit racontant. Il fournit alors des indications sur la dynamique du discours narratif lui-même. Par exemple, « enfin », qui est susceptible d'avoir une valeur chronologique dans un récit (« Enfin Malherbe vint... »), peut aussi renvoyer au déroulement du récit racontant lui-même : « enfin » voulant alors dire « pour terminer ce récit ».
- 49 Ainsi, outre qu'ils donnent une unité à l'énoncé, les connecteurs participent également à la structuration du texte (comme le font les connecteurs logiques du genre de « d'une

part, d'autre part »). Mobilisé dans un énoncé scripto-iconique, un connecteur aura donc un impact sur la partie V de l'énoncé en lui donnant un statut argumentatif. Par exemple en en faisant la première partie d'une opposition (dont la seconde serait signifiée par le contenu L), ou en en faisant l'antécédent d'un conséquent (signifié par le contenu L).

- 50 Nous ne pouvons examiner ici le fonctionnement de tous les connecteurs possibles dans le discours scripto-iconique. Nous n'en examinerons que deux, à titre d'exemple : celui du connecteur logique « ou bien » et celui du connecteur dialogique.

5.2.1. Connecteurs logiques

- 51 Soit telle publicité pour les voitures Volkswagen (fig. 19a). Conformément à la règle qui vient d'être établie, le connecteur logique introduit le sous-énoncé L « achetez une Volkswagen », mais a aussi, en retour, un impact sur l'interprétation du sous-énoncé V.
- 52 Ce dernier, s'il était isolé, ferait l'objet d'interprétations très ouvertes, que divers calculs inférentiels complexes, décrits par ailleurs (des sous-entendus, des présupposés de type II, des tropes visuels⁷), permettraient de formuler de la manière suivante : « cet énoncé iconique représente un automobiliste désespéré par le prix de l'essence, et désespéré au point d'envisager le suicide ». Mais l'articulation que le connecteur opère en associant à ce contenu flou la proposition L « achetez une Volkswagen », outre qu'il confirme l'hypothèse d'une isotopie automobile, projette les données de ce second énoncé sur le premier V. Il permet par exemple de particulariser le référent du « vous » (puisque'il fait de ce personnage l'énonciataire du message), et de modaliser le contenu de l'énoncé en « suidez-vous car l'essence consommée par votre voiture, qui n'est pas une Volkswagen, est chère » (ou en « il ne vous reste qu'à vous suicider »).

Figures 19a et 19b : Connecteur logique

5.2.2 Connecteurs dialogiques

- 53 Les connecteurs dialogiques sont fondés sur les attentes qu'induisent les différents types de prise de parole, et qui sont des effets de la force illocutoire dégagée par l'échange. Ainsi, toute question implique une réponse (l'absence de réponse étant encore une manière de répondre...), tout ordre implique une réaction, etc.
- 54 Mobilisé dans un énoncé scripto-iconique, un connecteur dialogique L donnera donc à la portion V de l'énoncé une valeur tantôt de réponse, tantôt de réaction, etc.
- 55 Dans la publicité de la figure 20a, à la question L /Que faire de votre PC si vous n'avez pas Net Banking ?/, l'image V (qui mobilise une figure où la forme d'un clavier est rapprochée de celle d'un moule à gaufre) apporte la réponse : « si vous ne l'utilisez pas pour la connexion à Net Banking, il ne vous reste plus qu'à l'utiliser pour faire des gaufres ». Si l'on généralise la réponse iconique en « votre PC n'est susceptible d'être utilisé que pour faire des gaufres ou pour en faire d'autres usages pour lesquels un tel appareil n'est pas particulièrement indiqué », on en déduit ceci : « l'usage idéal d'un PC est de permettre l'accès à Net Banking. » Dans l'autocollant de la figure 20b, le trait de « flaccidité» qui est rhétoriquement attribué au canon de l'arme de poing peut être considéré comme une réaction, iconiquement représentée, à l'ordre L /repos !/.

Figures 20a et 20b : Connecteurs dialogiques

5.3. Index non-linguistiques explicites

- 56 L'examen des articulations scripto-iconiques par déictique ou par connecteur pourrait suggérer que la connexion est toujours à charge du composant L de l'énoncé global. Et effectivement, lorsque la connexion semble à charge du composant V, c'est que celui-ci a iconisé le processus de production d'un signe indexical (par exemple un personnage ayant le doigt tendu, le doigt constituant l'indexant).

57 La connexion peut en effet également se faire par des *index explicites*. Les indexants sont ici des signes non linguistiques qui permettent d'articuler explicitement la portion L de l'énoncé scripto-iconique avec sa portion V. Parmi ces indexants explicites, je citerai :

- les /traits/ indiquant l'équivalence de la portion L de l'énoncé et de sa portion V (c'est le phénomène connu sous le nom de co-référence). Exemple fréquent dans les encyclopédies ou dans les infographies (fig. 21) ;
- la /flèche/, qui a cette même fonction, en y ajoutant la connotation de « précision » (fig. 22) ;
- la /queue de phylactère/, fréquente dans la bande dessinée, qui joue ce rôle indexical avec cette fois la valeur précise de « embrayeur d'énonciation » (avec ses variantes : trait plein pour un énoncé vocalisé, bulles pour un énoncé pensé ; fig. 23).

Figure 21. Indexants explicites. (a) Le trait dans le discours encyclopédique

Figure 22. Indexants explicites. (b) La flèche dans le discours scientifique

Figure 23. Indexants explicites. (c) La queue de phylactères dans la BD, avec ses variantes

- 58 Dans ces index non-linguistiques, des éléments apparemment L peuvent intervenir : par exemple des lettres. Mais c'est pourtant bien ici qu'il faut en traiter, car ces lettres n'interviennent pas à titre de composants d'un énoncé linguistique, mais à titre de

composant spatial de l'indexant : des astérisques ou des chiffres pourraient d'ailleurs parfaitement les remplacer.

- 59 La particularité est qu'il y a ici une double indexation. Première indexation : un point dénommé *x* (indexant) désigne un élément *V* de l'énoncé (indexé). Deuxième indexation : un autre point également dénommé *x* (indexant) désigne le point spatial qu'est le début d'un texte. L'indexation globale repose sur l'équivalence des deux *x*, de sorte que la relation indexicale est transitive : $(x \leftrightarrow \text{icône}) + (x \leftrightarrow \text{texte}) \supset \text{texte} \leftrightarrow \text{icône}$. L'exemple 24 illustre cette double indexation, opérée grâce à des indexants certes littéraux mais non linguistiques.

Figure 24. Double indexation, avec indexants littéraux

- 60 Car on le voit, ce qui compte, ce n'est pas la valeur linguistique (a, A) de l'indexant, mais sa double position dans l'espace.
- 61 Il n'est pas question de faire ici un relevé complet des procédures d'indexation explicite.
- 62 Notons toutefois que, selon les genres discursifs historiques, les énoncés peuvent faire un usage très sophistiqué de ces index explicites. Une des sources de cette sophistication provient du fait que l'indexation est une relation transitive. Elle peut donc être exploitée de manière récurrente, démultipliée, et cela de manière en principe infinie. On peut par exemple avoir un premier couple d'indexants littéraux conforme à la description qui vient d'être donnée ; mais, pour obtenir plus de précision, le point sur lequel porte la première indexation peut-être lui-même précisé par un indexant de la famille du trait et de la flèche. C'est un tel exemple que nous trouvons dans la très connue *Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirez du naturel* de Pierre Belon (1555 ; fig. 25). On observe ici trois index : celui qui lie, dans l'image, la lettre M et l'organe indexé ; l'index liant, dans la zone textuelle du bas, la même lettre et le texte qui la suit ; mais le premier est redoublé et son application spatiale précisée par un trait fin, qui est le troisième indexant mobilisé.

Figure 26. Exemple d'index implicite. Co-référence à un objet

- 63 Ce sont ces index implicites à fonction d'étiquetage que l'on trouve aussi sur les vitrines, les titres d'ouvrages ou d'œuvres picturales, les étiquettes de boîtes à conserve...
- 64 Dans les énoncés scripto-iconiques, le sous-énoncé L a avec le sous-énoncé V une valeur de co-référence. Il peut s'agir d'une co-référence relative à des objets (comme dans le cas de l'étiquetage ou dans celui de la légende des encyclopédies, dont la figure 21 donne un exemple) mais aussi à des procès (comme avec l'onomatopée accompagnant une explosion dans la figure 27).

Figure 27. Exemple d'index implicite. Co-référence à un procès

5.5. Syntaxe, séquentialité et spatialité

5.5.1. Relations séquentielles entre éléments linguistiques et visuels

- 65 Un certain nombre des dispositifs syntaxiques étudiés établissent une relation entre éléments V et L qui peut être qualifiée de simultanée. C'est par exemple le cas de la relation entre énonciateur et énonciataire (voir la partie 5.1.).
- 66 Mais d'autres dispositifs syntaxiques établissent une relation de séquentialité entre éléments V et L. C'est particulièrement le cas avec les connecteurs. Dans ce type de configuration, le binôme verbo-iconique peut être décrit comme constituant une séquence, où les éléments entretiennent une relation de type Π^9 . Ce phénomène n'a rien pour étonner quand on se souvient du caractère ambivalent de l'espace dans lequel se déploie l'écriture : à la fois spatial et linéaire (voir la partie 2.2.).
- 67 La présence ou l'absence de cette séquentialité, comme sa nature exacte, dépendent du type de relation sémantique mobilisée dans la connexion. Une telle séquentialité peut par exemple être observée dans les paires ordre-exécution, question-réponse, etc.
- 68 En principe, chacune des deux variables entretenant le lien séquentiel est susceptible de s'actualiser indifféremment dans un contenu verbal ou dans un contenu iconique. On devrait donc pouvoir observer la combinaison question iconique + réponse verbale autant que la combinaison question verbale + réponse iconique. Et de fait, dans l'exemple 20b, on observe une séquence ordre verbal + réaction iconique, alors que l'exemple 28 rend plutôt compte du modèle de séquence ordre iconique + réaction (partiellement) verbale.

Figure 28. Séquentialité induite par la relation de connexion

5.5.2. Actualisation spatiale des relations syntaxiques

- 69 Il convient de distinguer soigneusement la linéarité qui vient d'être décrite, et qui est une propriété de la relation syntaxique, avec la manifestation de cette relation dans l'espace. Par exemple, dans les deux derniers cas invoqués, on peut parler d'une linéarité allant de l'ordre à l'exécution, mais cette linéarité n'implique nullement une disposition spatiale particulière des éléments V et L prenant en charge ces deux éléments. Dans le cas 20b, l'ordre L est situé en haut à gauche, et la séquence ordre-exécution s'actualise selon des axe gauche-droite et haut-bas (comme la séquence question-réponse de 20a) ; dans le cas de la figure 28, la même séquence s'actualise de droite à gauche.
- 70 La disposition spatiale des éléments mis en relation syntaxique n'est toutefois pas totalement contingente. On observera en effet un certain nombre de constantes dans ces dispositions. Pour les expliquer, deux facteurs sont à mobiliser
- 71 Le premier est, à nouveau, le caractère ambivalent de l'espace scripto-iconique. Quoique se déployant dans un espace à deux dimensions (au moins), l'écriture induit des relations linéaires dans cet espace. Dans la mesure où une langue donnée s'écrit de droite à gauche, on peut s'attendre à ce que cette direction soit privilégiée dans les énoncés scripto-iconiques que cette écriture permet. Un privilège qui sera d'autant plus spectaculaire que la part scripturale sera grande dans l'énoncé global, comme c'est le cas dans l'exemple 29.

Figure 29. Linéarité dans l'espace scripto-iconique

- 72 On peut s'attendre aussi à ce que les relations syntaxiques linguistiques soient iconisées dans l'espace de l'énoncé. Ainsi, la version 19a de l'énoncé /Ou bien achetez une Volkswagen/ apparaît comme plus grammaticale que la version 19b. Dans la première, le connecteur /ou bien/ est disposé spatialement entre le sous énoncé V et le sous énoncé L, ce qui peut apparaître comme un équivalent de sa position normale dans la

phrase et qui est visuellement conforme à son rôle logique. Au lieu que dans la version 19b, son emplacement en position supérieure gêne la lecture, même si celle-ci reste parfaitement possible.

- 73 Le deuxième facteur à prendre en considération est d'ordre pragmatique : ce sont les conventions génériques. Par exemple, placer l'élément L en dessous de l'élément V (comme dans *La trahison des images*) est plus conforme aux usages des manuels scolaires, des encyclopédies, du discours scientifique et de bien d'autres types d'ouvrages que son placement en position supérieure.

6. Relations sémantiques

- 74 Nous n'avons pu étudier les relations syntaxiques entre texte et image sans faire référence à des phénomènes sémantiques, comme la redondance. Il est temps à présent d'aborder résolument cet aspect de la relation scripto-iconique¹⁰.

- 75 Cette question a souvent été abordée dans une perspective glossocentrique. Par exemple, pour M. Durand et G. Bertrand (1975), le texte a deux fonctions : la révélation (il permet de comprendre une image qui, sans cela resterait obscure) et le complément (il comble les lacunes de l'image et lève ses ambiguïtés). Une telle typologie est imprécise (il est difficile, dans les faits, de distinguer complément et révélation) et incomplète. Si l'on compte bien, théoriquement, il n'y a guère que trois configurations possibles :

1. soit il y a redondance entre les deux contenus ($L = V$) ;

1. soit $L \neq V$, et il y a alors rupture de l'isotopie – terme technique désignant l'homogénéité sémantique de l'énoncé –, ou allotopie. Cette allotopie doit être gérée, toujours selon les principes de coopération et d'économie rappelés plus haut. Ce qui débouche donc sur une adaptation d'un des deux contenus, processus que nous appellerons accommodation ;

2. soit il y a opposition ($L \leftrightarrow V$). Ce cas peut apparaître comme une variante du précédent.

- 76 Un quatrième cas, un peu différent des trois premiers, peut survenir. C'est celui où (a) le sens du sous-énoncé L ou celui du sous-énoncé V, ou les deux, ne fourniraient pas une lecture débouchant sur une interprétation satisfaisante dans l'hypothèse où chacun de ces sous-énoncés resterait isolé, mais où (b) la conjonction des deux énoncés ($L \times V$) débouche sur une lecture satisfaisante.

6.1. Redondance

- 77 La redondance est le corrélat sémantique du phénomène syntaxique de la co-référence. C'est vers elle que tendent certains discours didactiques, les anciennes publicités (exemples 30 et 31) ou certains livres pour enfants (exemple 32, où l'on trouve /une allumette grillée/ L à côté d'/une allumette grillée/ V).

- 78 Si l'intervention des index confère une homogénéité aux énoncés scripto-iconiques, on peut dire que cette homogénéité a une source externe. Mais cette homogénéité est aussi interne : et c'est la redondance qui l'assure.

Figures 30 et 31. Redondance. (a) Publicité

Figure 32. Redondance. (a) Album pour enfants

6.1.1. Surcroit linguistique et surcroit iconique

- 79 Il faut toutefois immédiatement préciser que la redondance ne peut, par définition, être que partielle.
- 80 En effet, les sémiotiques linguistique d'une part et iconique d'autre part n'ont pas, par définition, les mêmes potentialités. Par exemple, pour les raisons exposées au dans la partie 2.2, la seconde permet la présentation simultanée des objets, ce que ne permet pas la première ; en revanche, celle-ci autorise par exemple l'expression de modalités ou de quantifications inaccessible à la seconde. Chacun des deux sous-énoncés V ou L offre donc nécessairement un surcroit d'information par rapport à l'autre, surcroit qui n'est le privilège ni de l'image – comme le voulait Barthes – ni du texte.
- 81 Ce que le sous-énoncé L relatif à l'allumette grillée (fig. 32) ne nous disait pas, c'était de quel type d'allumette il s'agissait : son référent est en effet une allumette générique ; et c'est à V qu'il revient de préciser qu'il s'agit d'une allumette en bois à section carrée. Dans telle page d'un album pour enfant (fig. 33), le spectateur est prêt à croire L, qui lui affirme que V lui montre des mammouths laineux. Mais L nous livre le nom de ces mammouths. À l'inverse, V nous assure qu'Oscar porte un bonnet de laine, ou nous parle du biotope des bebêtes, toutes choses sur lesquelles L reste muet. La tapisserie de Bayeux (fig. 34) montre un combat, sens exprimé de façon redondante par L et V. Mais les deux sous-énoncés déclinent cette donnée de base redondante à leur manière : à V d'exprimer la présence de chevaux ou de fournir le détail des équipements, à L d'identifier les acteurs comme « Angli » ou « Franci ».

Figures 33 et 34. Surcroit linguistique et surcroit iconique

6.1.2. Réorganisation de l'espace et réorganisation des contenus

- 82 Outre qu'elle met en évidence les surcroits iconique et linguistique, la redondance organise l'espace scripto-iconique commun. Ceci est un corolaire de ce qui précède : la redondance n'associe en effet qu'une portion de l'espace V et une portion de l'espace L seulement. Aucun des deux messages n'est donc réductible à l'autre, mais on peut par contre dire qu'ils sont faits d'une série d'éléments dont certains peuvent être communs : intersection et exclusion réciproque.
- 83 Chacun des sous-énoncés segmente donc les portions d'espace relevant de l'autre. On peut bien faire voir cette manœuvre de segmentation dans l'exemple presque caricatural de l'*Album primo-avrilique* d'Alphonse Allais : chacune des planches de cet album nous donne à voir une surface uniforme, rouge par exemple (exemple 35). Il faut l'intervention presque désespérée du titre « Récolte de la tomate par des cardinaux

apoplectiques au bord de la mer rouge (effet d'aurore boréale) » pour accepter docilement de discrétiser le continuum de V, et admettre que ce /rouge/ renvoie iconiquement à des entités distinctes comme « cardinaux », « tomates », etc. Dans ce cas-ci, il est indéniable que l'ancrage barthésien joue un rôle important.

Figure 35. Segmentation du champ iconique V par L

Récolte de la tomate par des cardinaux apoplectiques
au bord de la mer rouge (effet d'aurore boréale).

- 84 Cette sélection, pur phénomène d'indexation implicite, a un corrélat sémantique : la pertinentisation, ou processus d'attribution de sens à des formes discriminées par rapport au fond sur lequel elles se détachent. C'est un processus au cours duquel le récepteur opère un calcul du coût cognitif de chacune des hypothèses envisageables.
- 85 En vertu de sa constitution sémantique propre, le sous-énoncé L sélectionne certains éléments dans le sous-énoncé V. Mais l'opération inverse est vraie également. Par exemple, dans l'affiche « Red Star Line » (fig. 36), l'énoncé L, relatif à la navigation en haute mer, rend très pertinente l'icône « bateau », et moins pertinents les éléments V « bac à sable » ou « panier ». Mais inversement, la nature de l'icône (un paysage scaldien) rend, dans L, « Anvers » plus pertinent que « New York ». On peut donc parler d'une mise en évidence, ou de double mouvement de pertinentisation.

Figure 36. La sélection réciproque

6.1.3. Réorganisation sur le mode Π et sur le mode Σ

- 86 Chacun des sous-énoncés L et V réorganise les portions d'espace relevant de l'autre aspect, établissons-nous au paragraphe précédent. Et nous avons vu que cette manœuvre avait un impact sémantique : la pertinentisation des zones sélectionnées.
- 87 Il faut à présent raffiner cette description globale, et faire apparaître que la réorganisation peut procéder tantôt sur le mode Π , tantôt sur le mode Σ , ce qui n'est pas sans conséquence sur l'impact sémantique de l'opération. Un mot d'explication sur ces deux points de sémiotique générale est sans doute nécessaire ici¹¹.
- 88 Pour rappel, la relation Π est une relation sémantique fondée sur la relation du tout à ses parties (exemple : « arbre et « tronc »), chaque partie subordonnée au tout entretenant des relations de coordination avec une ou des contre-parties situées au même niveau de subordination (exemple : « tronc » et « racines »). La relation est ainsi nommée parce que les parties coordonnées entretiennent des relations de *produit logique* (si x est un arbre, alors x a un tronc et x a des racines, etc.). Ces relations sémantiques Π se distinguent des relations Σ , de genre à espèce (relations que la sémantique linguistique traditionnelle a seules accepté de prendre en considération, négligeant les relations Π) : les relations mobilisées ici sont celle de l'hyponymie et de l'hyperonymie. La relation est dénommée Σ parce que les éléments dégagés par l'articulation entretiennent des relations de *somme logique* (si x est un arbre, alors x est un bouleau, ou x est un chêne, ou x est un hêtre, etc.)
- 89 Comme l'image relève d'une sémiotique de l'espace, on pourrait croire que seules les relations de type Π y sont pertinentes, et que par ailleurs la sémantique linguistique ne connaît que des relations Σ . Ce n'est pas le cas. On a d'une part démontré qu'une sémantique linguistique complète devait prendre en considération le facteur Π (voir

Groupe μ 1982 [1970] ; Edeline, 1972). D'autre part, contrairement à ce que l'on entend souvent affirmer, l'image peut exprimer une certaine généralité¹², et est donc susceptible d'exprimer des rapports de type Σ , surtout avec l'aide de sous-énoncés langagiers, comme on va le voir.

- 90 Mais il reste que le caractère spatial de l'image rend particulièrement rentable l'exploitation des configurations où c'est le sous-énoncé L qui focalise l'attention sur une portion de l'énoncé V segmenté sur le mode Π . Tous les exemples mobilisés jusqu'à présent dans ce paragraphe relèvent bien de ce mécanisme, comme aussi celui du tableau de Brueghel bien connu intitulé *Paysage avec la chute d'Icare* (fig. 37) : la première partie de l'énoncé L (« paysage ») fait que celui-ci est certes redondant avec l'ensemble V, mais sa seconde partie focalise l'attention sur un fragment particulier de l'ensemble V « paysage » au détriment des autres : la manifestation iconique de la chute d'Icare (fragment qui aurait d'ailleurs pu passer inaperçu du spectateur si L n'avait pas joué son rôle).

Figure 37. Focalisation sur le mode

- 91 Le texte L peut ainsi aller jusqu'à discrétiser un ensemble V qui se présente comme continu à la vision. C'est l'exemple maximaliste de l'album primo-avrilisque commenté ci-dessus (fig. 35).
- 92 Tous les exemples allégués peuvent laisser croire que le travail de focalisation ne fonctionne que dans un seul sens : autrement dit que seul L a le pouvoir de sélectionner sur le mode Π une partie de l'énoncé V. Mais cette hypothèse serait une nouvelle trace du glossocentrisme qui n'a cessé d'être dénoncé.
- 93 Comme on l'a vu à propos de l'exemple 36, le mécanisme de focalisation agit en fait dans les deux sens, en produisant une sélection réciproque. Donc, en principe, le sous-énoncé V focalise l'attention sur une portion de l'énoncé L, qu'il extrait de son sous-ensemble, dans le même temps que le sous-énoncé L focalise l'attention sur une portion de l'énoncé V, qu'il extrait de son sous-ensemble. Mais bien sûr, dans cette question des rôles respectifs de L et de V, il y a des usages pragmatiques, déterminant des règles

génériques : par exemple, le titre de l'œuvre est réputé donner un sens au visuel et être prioritaire (comme dans l'exemple 32).

- 94 Mais il faut à présent démontrer que les mécanismes de focalisation réciproques peuvent aussi opérer sur le mode Σ .
- 95 Dans l'ensemble icono-verbal, la composante L assume ainsi fréquemment la fonction consistant à fournir une indication sur le niveau de généralité ou de particularité à conférer à l'icône.
- 96 Prenons un exemple : soit la photo de la figure 38a, commentée par O. Le Guern (2010). Dépourvue de titre, son niveau de généralité Σ est indifférent aux yeux du spectateur impuissant à identifier l'individu qui a servi de modèle, et cela en vertu des spécificités de l'icône, qui la distinguent sur ce point des signes linguistiques : le type représenté peut aussi bien être « homme » (au sens général de « être humain ») que « homme » (au sens de « être humain de sexe masculin »), « homme âgé », ou « homme âgé assis occidental et devant avoir une identité personnelle ». Mais l'indexant que constitue le titre *Jacques Prévert* pointe un être humain masculin particulier, et stabilise donc le référent à un certain niveau de généralité Σ .
- 97 Prenons attention qu'en particulierisant, le sous-énoncé L peut aussi attribuer des traits particuliers au type établi à ce niveau de généralité. La réutilisation de la photographie de J. Prévert par R. Doisneau dans le cadre d'une campagne pour l'emploi (fig. 38b), avec cette fois un sous-énoncé L particularise certes le référent au niveau « homme âgé assis », mais en assignant cette fois au type identifié la valeur supplémentaire « au chômage ».

Figures 38a et 38b : particularisation sur le mode Σ

- 98 Résumons-nous : dans la question de la focalisation, le texte L joue un double rôle :
- (i) il constitue un indicateur de généralité ou de particularité (sur une échelle Σ) ;
 - (ii) dans la mesure où il particularise, il le fait dans une direction sémantique précise : il introduit en effet des traits sémantiques particuliers, spécifiant le type identifié au niveau de généralité obtenu. Ainsi fournit-il l'isotopie sur laquelle le

contenu V de l'image doit être indexé. Nous retrouverons donc ici la question du surcroît linguistique, traité dans la partie 6.1.1.

- 99 Les exemples invoqués ici illustrent des mécanismes où l'orientation sémantique est assumée par la composante L, qui gère V. Mais gardons-nous une fois de plus du glossocentrisme, et évitons de croire qu'il s'agit là d'une règle absolue. Le mouvement inverse est également possible : l'icône peut parfaitement particulariser un texte général et potentiellement applicable à de nombreux référents. De sorte que l'on pourrait à bon droit, si l'on entend ne pas abandonner la métaphore barthésienne, parler de « sens linguistique flottant ». Dans ce cas, si ancrage il y a, c'est bien l'icône V qui l'assure. Prenons l'exemple d'un énoncé L comme : /elle est bonne/, assurément elliptique en l'absence de contexte. Comme le démontre l'exemple 39, produit d'une rapide enquête menée grâce au moteur de recherche Google, on voit bien les icônes V jouer ce rôle contextuel, et indiquer dans chaque cas l'isotopie sur laquelle il convient d'indexer les sens de « bonne » et de « elle ».

Figure 39. Ancrage du texte par l'icône

6.2. Allotopie et accommodation sémantique

- 100 La redondance totale n'est donc qu'un modèle théorique, jamais réalisé. Dans le concret, on n'a que des contenus partiellement convergents.
- 101 Il arrive même parfois que le rapport entre les deux portions d'énoncés soit très ténu. Autrement dit, l'énoncé scripto-iconique, bien que désigné comme homogène par la procédure externe de l'indexation, manque d'homogénéité sémantique interne : il est allotope. Dans ce type de cas, une interprétation serait très couteuse si l'on ne faisait pas intervenir une opération destinée à rendre les contenus des deux portions d'énoncé isotopes, où du moins à justifier et pertinentiser dans l'interprétation globale le

maximum d'informations provenant de l'un et de l'autre des sous-énoncés. C'est cette opération que nous nommerons ci-après *accommodation*.

- 102 L'accommodation comporte deux modalités. Dans la première, les données de V comme de L sont acceptées telles quelles. Simplement, elles apparaissent comment insuffisantes pour l'élaboration d'une interprétation globale satisfaisante ; il convient dès lors de procéder, à partir de ces données, à des inférences qui viennent les compléter, mais sans les mettre en cause. Nous parlerons alors d'*accommodation discursive*. Dans la seconde, les données soit de V soit de L sont considérées comme impertinentes et elles sont dès lors remises en cause. Elles font l'objet d'une transformation qui n'est autre que celle que nous trouvons dans la figure de rhétorique¹³. Nous parlerons alors d'*accommodation rhétorique*.

6.2.1. L'accommodation discursive

- 103 Dans l'hypothèse où les contenus faiblement pertinents sont conservés, mais replacés dans un contexte plus large qui les justifie, l'accommodation peut prendre une forme discursive : celle d'un récit ou une argumentation.
- 104 Prenons la publicité L /La Golf TDI. Vraiment puissante/ (fig. 40).

Figure 40. Accommodation discursive

- 105 L'intersection entre les deux sous-énoncés L et V est très faible : elle se réduit au contenu « automobile » (iconiquement, nous sommes en présence de sièges d'auto, dont le statut est clairement révélé par un de leurs composants II : les ceintures de sécurité). Pour justifier un maximum d'éléments de V – la position curieuse du chien, ainsi que les marques sur le siège –, nous devons faire intervenir la chaîne d'inférences suivante, qui mobilise à la fois des relations narratives (antériorité et postériorité) et des relations logiques (antécédence et conséquence) : la puissance d'une voiture lui permet des démarrages brutaux ; lors de ces démarrages, la force d'inertie fait que les

objets déposés sur les sièges sont brutalement repoussés vers l'arrière ; cela a dû être le cas de ce chien-là, pris par surprise (surprise qui confirme la brutalité du démarrage, et donc la puissance de la voiture), et qui a vainement tenté de se retenir à quelque chose (d'où les traces de griffes).

6.2.2. L'accommodation rhétorique

- 106 L'accommodation des contenus peut aussi prendre la forme d'une transformation rhétorique.
- 107 Dans une publicité pour une bière (fig. 41), la mention L « verre » semble être isotope, c'est-à-dire redondante : la bière de V est bien présentée dans un « verre ». Mais, prise globalement, l'expression « verre de contact » est allotope : elle signifie en effet « lentille correctrice posée sur le globe oculaire », signification peu pertinente en regard du message iconique.
- 108 On ne peut donc rétablir l'isotopie de l'énoncé global qu'en agissant soit sur L soit sur V. Le travail sur V consisterait à prendre le sous-énoncé L pour base et à associer un sens rhétorique au sous-énoncé V « verre de bière ». Un tel sens n'apparaît pas comme économique¹⁴. La seconde solution consiste à associer un autre sens à « verre de contact », en prenant V pour base. Dans ce sens nouveau, le mot « verre » retrouverait une indépendance qui le rendrait isotope avec le verre de bière iconique ; du coup, cette indépendance rend également sa liberté au mot « contact », qui est susceptible de trouver une pertinence dans le contexte V. Ce sens pourrait dès lors être « verre qui permet le contact (humain) ».
- 109 Dans le cas illustré par ce dernier exemple, la mutation opère à partir de V, qui est considérée comme l'isotopie dominante. Mais cette mutation rhétorique peut parfaitement fonctionner dans les deux sens : de V vers L et de L vers V. Dans telle autre publicité pour la crème Diadermine (fig. 42), le sous-énoncé L énonce /la beauté entre vos mains/. Or, la portion « entre vos mains » de ce sous-énoncé L est redondante avec une autre portion du sous-énoncé iconique V : il y a bien quelque chose « entre les mains » de la personne représentée, en l'occurrence un pot de Diadermine. La mutation peut donc affecter et « beauté » L (la beauté, c'est Diadermine) et « Diadermine » V (Diadermine, c'est la beauté).

Figures 41 et 42. Accommodation rhétorique

6.3. Contradiction et changement de grille

- 110 La différence entre V et L peut être poussée fort loin : jusqu'à la contradiction.
- 111 Dans *La trahison des images*, de R. Magritte, cette contradiction est d'autant plus visible que la forme grammaticale utilisée est celle de la prédication : l'incompatibilité est totale entre le contenu de l'énoncé L /Ceci n'est pas une pipe/ et celui du seul énoncé V que le spectateur ait à sa disposition, et qui semble être, traduit en termes langagiers, « Ceci est une pipe ».
- 112 Dans le cas particulier d'une allotopie aussi radicale, l'accommodation semble vouée à l'échec. La seule sortie possible consiste alors à changer radicalement de grille d'analyse. Ici, il s'agira de cesser de traiter l'icône comme un équivalent de l'objet, comme on le fait fréquemment dans les usages quotidiens de l'image, mais de mettre en évidence son statut sémiotique (Groupe μ , 1999). Et c'est bien ce que la critique d'art fait dans ce cas célèbre, en soulignant que R. Magritte est fondé à affirmer « Ceci n'est pas une pipe » puisqu'il ne s'agit pas d'une pipe réelle mais bien d'une icône de pipe.
- 113 C'est le même type de solution qu'on peut observer dans des cas où l'énoncé global met en présence un sous-énoncé linguistique et un énoncé visuel non iconique. Dans tel pastiche de panneau routier (fig. 43), l'ensemble /forme hexagonale + fond rouge + lettrage blanc/ ne peut renvoyer qu'au signifié « stop ». Mais le sous-énoncé L n'est pas le /stop/ attendu et qui serait redondant, mais le mot /Go/. Une telle contradiction ne peut être levée qu'à un niveau supérieur, par exemple en mettant en cause le code (social) lui-même ou en inventant une nouvelle encyclopédie, où tout ne serait que contradiction.

Figure 43. Contradiction plastique

6.4. La nécessaire collaboration des sous-énoncés

- 114 L'exemple de l'*Album primo-avrilésque* (fig. 32) permet de constater qu'un énoncé visuel peut être sémantiquement très opaque (au point de ne pas pouvoir être désigné comme iconique avec certitude), et que c'est l'intervention d'un énoncé linguistique, au sein d'un énoncé global, qui seule permet de relever le niveau de redondance jusqu'au niveau nécessaire pour obtenir une signification satisfaisante. Mais l'énoncé L peut lui-même être insatisfaisant : elliptique ou allotope.
- 115 Dans nombre de cas, c'est l'impact mutuel de L sur V et de V sur L qui permet d'atteindre un niveau de signification acceptable. Chacun des deux sous-énoncés débouche sur une interprétation large, que viennent saturer les variables mobilisées par l'autre sous-énoncé.
- 116 C'est cette règle qu'illustrent les devinettes du genre de celle qui suit (fig. 44). Dans ce cas, c'est le point de vue – lequel n'est rien qu'un type particulier de cadrage – qui a abaissé le niveau de redondance, la scène prototypique supposant plutôt une vue latérale (ou au moins frontale). De sorte qu'il faut le sous-énoncé L « un Mexicain à vélo vu d'en haut » pour obtenir l'identification iconique nécessaire. Et par ailleurs, la pertinence de la phrase substantive de L serait basse sans le sous-énoncé V.

Figure 44. Collaboration informationnelle de L et V. (a) Devinette

- 117 Amusement sans grande portée ? Non : ce type de collaboration est celui que l'on trouve dans la plupart des diagrammes scientifiques. Le diagramme n'a pas en soi besoin de contenu, puisqu'il énonce des relations de relations. Mais lorsqu'il est présenté seul, il le fait sans se référer à des phénomènes particuliers, et sans fournir d'indications sur la mesure de ces phénomènes (fig. 45a). Or il va de soi que nous manipulons le plus souvent les diagrammes pour les appliquer à des contenus : des phénomènes. Ces phénomènes sont désignés par la composante L des diagrammes (les « données littérales »). Mais à elle seule, cette composante est impuissante à exprimer l'idée de règle et de relation. Il faut la collaboration des formants L et V pour que le diagramme puisse réconcilier le particulier et le général, le syntagme et le paradigme (fig. 45b ; voir Klinkenberg, 2009).

Figures 45a et 45b. Collaboration informationnelle de L et V. (b) Diagramme

7. Conclusion

- 118 L'esquisse de grammaire générale qui précède n'épuise évidemment pas tous les cas d'articulation entre image et texte.
- 119 Refusant précisément la confusion à laquelle le terme vague « image » condamne, elle s'est également centrée sur l'interaction entre l'écrit et le signe iconique, laissant de côté le signe plastique. Or, on peut évidemment voir l'écriture prendre place dans des protocoles plastiques contraignants (le poème, la petite annonce, la page de bottin, etc.). Cet examen ouvrirait toute la problématique de la mise en page et des stratégies de lecture (voir Béguin, 2006, Van der Linden, 2006).
- 120 Elle n'a envisagé la question du rapport verbo-iconique qu'en termes de langage écrit, alors que le même type d'interaction existe évidemment avec la langue parlée : depuis le fait de prononcer le nom /Pinocchio/ en faisant le geste d'étirer son nez ou d'iconiser des « guillemets » avec ses doigts jusqu'aux spectacles de lanterne magique. Les questions d'*éthos* et d'*hexis* corporelle dans les interactions verbale (et notamment telles qu'elles sont iconisées par les médias relèvent aussi de ce chapitre.
- 121 Comme on l'a dit, l'étude n'a pas non plus donné le détail de tous les cas possibles de connecteurs, de tous les cas possibles d'embrayage ; elle n'a pas envisagé tous les cas de redondance modulés par le sémantisme de L ; elle n'a qu'effleuré la question importante des schémas et diagrammes ; elle n'a que très partiellement touché à la question du rapport entre l'énoncé et l'énonciation...
- 122 C'est évidemment à la question de la variation sociale qu'il faut associer celle des genres, dont le rôle n'a été signalé que rapidement. Pour des raisons de clarté, j'ai privilégié des énoncés relevant du genre de la publicité où la relation scripto-iconique fonctionne de manière très spectaculaire. Considérer d'autres corpus – certains aux codes très rigides, comme l'image pieuse, la bande dessinée classique européenne, les encyclopédies, d'autres plus souples comme « les mots dans la peinture » contemporains –, ou encore des corpus anciens, ou extra-européens, permettrait sans nul doute de mettre en évidence des spécificités dans la manipulation des outils généraux ici mis au point.
- 123 Mais ici l'esquisse fournie indique à suffisance que ce problème général peut trouver des solutions dans le cadre d'une sémiotique générale, dont le postulat est que le sens est un. Dans le cas présent, cette perspective conduit à ne pas surfaire le rôle de la langue dans un type de communication mixte que toutes les cultures ont exploité, et qu'elles seront amenées à exploiter davantage au fur et à mesure que les techniques multimédias se diffuseront.

BIBLIOGRAPHIE

- BADIR, S., DONDERO, M. G., PROVENZANO, F. (dirs) (2019). *Les Discours syncrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée graffitis*. Liège : Presses universitaires de Liège.
- BARTHES, R. (1964). « Rhétorique de l'image ». *Communications* 4, p. 40-51.
- BEGUIN-VERBRUGGE, A. (2006). *Images en texte, image du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- CHRISTIN, A.-M. (2001) [1995]. *L'Image écrite ou la déraison graphique*. Paris : Flammarion.
- DONDERO, M. G. (2019). « Les discours syncrétiques. Sur les rapports entre totalité et parties ». In : BADIR, S., DONDERO, M. G., PROVENZANO, F. (dirs). *Les Discours syncrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée graffitis*. Liège : Presses universitaires de Liège.
- DURAND, M. & BERTRAND, G. (1975). *L'Image dans le livre pour enfants*. Paris : l'École des loisirs.
- EDELINE, F. (1972). « Contribution de la rhétorique à la sémantique générale », *VS* 3, p. 69-78.
- GOGEL, W. C. (1978). « Le principe de proximité dans la perception visuelle ». *Pour la Science* 9 (1) : p. 49-57.
- Groupe μ (1982) [1970]. *Rhétorique générale*. Paris : Éditions du Seuil.
- Groupe μ (1992). *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Paris : Éditions du Seuil.
- Groupe μ (1997). « L'effet de temporalité dans les images fixes ». *Texte* 21-22, p. 41-69.
- Groupe μ (1999). « Les pièges de l'iconisme ». In : N. Everaert-Desmed (dir.). *Magritte au risque de la sémiotique*. Bruxelles : Facultés universitaires Saint-Louis, p. 87-109.
- Groupe μ (à paraître). *Nouveau traité du signe visuel*. Paris : Allia.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1986) [1978]. *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- KLINKENBERG, J.-M. (1993). « Métaphores de la métaphore : sur l'application du concept de figure à la communication visuelle ». *Verbum*, 1-2-3, p. 265-293.
- KLINKENBERG, J.-M. (2000a) [1996]. *Précis de sémiotique générale*. Paris : Éditions du Seuil.
- KLINKENBERG, J.-M. (2002). « La originalidad del sentido retórico ». In : Beristáin, H. (dir.). *El abismo del lenguaje*, México : Universidad nacional autónoma de México, 2002, p. 137-150.
- KLINKENBERG, J.-M. (2005). « Vers une typologie générale des fonctions de l'écriture. De la linéarité à la spatialité ». *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, XVI, 1-6 : p. 157-196.
- KLINKENBERG, J.-M. (2008). « La relation texte-image. Essai de grammaire générale ». *Bulletin de la Classe des Lettres et des sciences morales et politiques* 19, p. 21-79. En ligne : https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_2008_num_19_1_23906.
- KLINKENBERG, J.-M. (2009). « À quoi servent les schémas ? Tabularité et dynamisme linéaire ». *Protée*, 37 (3), p. 65-73. En ligne : <https://www.erudit.org/en/journals/pr/1900-v1-n1-pr3584/038806ar/>.
- KLINKENBERG, J.-M. (2018a). *Qu'est-ce que l'écriture ? Entre langue et espace*. Bruxelles : Académie Royale de Belgique.

KLINKENBERG, J.-M. (2018b). « Entre dépendance et autonomie. Pour une définition de l'écriture dans les sciences du langage et du sens ». *Signata. Annales des sémiotiques* 9, p. 103-129. En ligne : <https://journals.openedition.org/signata/1780>.

KLINKENBERG, J.-M. et POLIS, S. (dirs) (2018). « Signatures (Essais en) Sémiotique de l'écriture ». *Signata. Annales des sémiotiques* 9.

KLINKENBERG, J.-M. et Polis, S. (à paraître). *De la scripturologie*.

LE GUERN, O. (2010). « Image de ... Entre individu et catégorie, de la logique à la rhétorique », *Actes Sémiotiques*. En ligne : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/3087>. Consulté le 29 janv. 2010

PALMER, S. E. (1975). « Visual Perception and Knowledge : Notes on a Model of Sensory cognitive Interaction ». In : Norman, D. A. & Rumelhart, D. E. *Explorations in Cognition*. San Francisco : W. H. Freeman, p. 279-307.

PALMER, S. E. (1977). « Hierarchical Structure in Perceptual Representation », *Cognitive Psychology* 9 (4), p. 441-474.

VAN DER LINDEN, S. (2006). *Lire l'album*. Le Puy-en-Velay : L'Atelier du poisson soluble.

Références iconographiques

Fig 1. Photographie de l'ouvrage : LUWEL, A. (1961). *Initiation à l'économie politique*, Bruxelles, Brepols, p. 148. Photographie et graphisme par J.-M. Klinkenberg.

Fig 2. Référence inconnue.

Fig 3. Collection privée. Graphisme par J.-M. Klinkenberg d'après R. Magritte, *L'art de la conversation*. IV (1950).

Fig. 4. APOLLINAIRE, G. (1965). *La Cravate et la montre, Calligrammes*. In : *Œuvres poétiques*. Paris : Gallimard, p. 163.

Fig. 5. Graphisme aimablement communiqué par monsieur J. Winand.

Fig. 6, 7 et 8. Graphismes par J.-M. Klinkenberg.

Fig. 9 et 10. Extraits de VAN DER LINDEN, S. (2006). *Lire l'album*, Paris : L'Atelier du poisson soluble.

Fig. 11. Publicité Usines de Rosières, ca. 2000.

Fig. 12 et 13. Références inconnues.

Fig. 14. MONTGOMERY FLAGG, J. (1917) *I Want YOU for U.S. Army*. In : *Library of Congress prints and photographs: an illustrated guide*. Washington : Library of Congress, 1995, p. 43.

Fig. 15, 16. Photographies et collection de J.-M. Klinkenberg.

Fig. 17, 18, 19. Références inconnues.

Fig. 20a. Publicité Dexia Belgique, 1999.

Fig. 20b. Gibbon, P. (1981). *Repos !*. Autocollant 10 x 10 : Liège.

Fig. 21. Référence inconnue.

Fig. 22. Graphisme par J.-M. Klinkenberg.

Fig. 23. SIEGEL, J. SHUSTER, J. & Burnley, J. (1941). *Superman*, McClure Newspaper Syndicate.

Fig. 24. Référence inconnue.

Fig. 25. BELON, P. (1555). *L'Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirez du naturel, escrite en sept livres*. Paris : Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, RES-S-160, p. 41.

Fig. 26. Photographie par J.-M. Klinkenberg, 1998.

Fig. 27. LICHTENSTEIN, R. (1963). *Whaam !*. Londres : Tate Modern.

Fig. 28. Graphisme par J.-M. Klinkenberg à partir de FRANQUIN, A. (1956). *Le Dictateur et le champignon*. Marcinelle : Dupuis, p. 54, case 5.

Fig. 29, 30, 31. Références inconnues.

Fig. 32, 33. Extraits de VAN DER LINDEN, S. (2006). *Lire l'album*, Paris : L'Atelier du poisson soluble.

Fig. 34. Tapisserie de Bayeux, scène 53. DAVID MCKENZIE, W. (dir.) (2004). *The Bayeux Tapestry. The Complete Tapestry in Color*. New York : Thames & Hudson.

Fig. 35. Allais, A. (1897). *Album primo-avrilesque*. Paris : Paul Ollendorf, p. 15.

Fig. 36. Cassiers, H. (1889). *Red Star line Antwerpen Amerika*. Bruxelles

Fig. 37. BRUEGHEL l'Ancien, P. (ca. 1558). *La Chute d'Icare*. Bruxelles : Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, anciennement Musée royal d'art ancien.

Fig. 38. DOISNEAU, R. & PRÉVERT, J. (1993) [1955]. *Jacques Prévert au guéridon*. Campagne « “Manifeste pour l'emploi, recrutez sans préjugé », Paris.

Fig. 39. Montage par J.-M. Klinkenberg .

Fig. 40, 41, 42. Références inconnues.

Fig. 43. Tipping, R. (2000). *Go*. Newcastle : Artpoems.

Fig. 44, 45. Graphismes par J.-M. Klinkenberg .

NOTES

1. Une version préliminaire du présent texte a paru dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique* (Klinkenberg, 2008). Le texte fait usage de l'orthographe rectifiée de 1990, recommandée par tous les organismes francophones compétents, dont l'Académie française. Cette réécriture a été autorisée par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

2. Pour désigner les discours pluricodes, la sémiotique a souvent utilisé la dénomination « sémiotique synchrétique ». Appellation doublement critiquable parce que ce ne sont pas les sémiotiques elles-mêmes qui sont synchrétiques (par définition, elles sont construites et donc homogènes) mais les énoncés observés, et parce que l'adjectif synchrétique renvoie généralement à une combinaison d'éléments peu cohérente. Tout en conservant cet adjectif, elle tend aujourd'hui à parler de « discours synchrétique », phénomène à présent décrit conformément à la définition que j'en donnais dès 1996 (reprise dans Klinkenberg, 2000a) : « production sémiotique, à la fois stabilisée par une dénomination génétique qui l'identifie socioculturellement comme un ensemble homogène [...] et résultant de l'articulation entre au moins deux systèmes sémiotiques différents » (Badir, Dondero, Provenzano, 2019, p. 5).

3. En termes plus rigoureux, on dira que le stimulus de l'icône est constitué de faits spatiaux constituant par ailleurs les stimuli de signes phonémographiques (signes renvoyant à la transcription de phonèmes ou groupes de phonèmes).
4. Toujours en termes plus rigoureux, on dira que le stimulus de l'icône est ici constitué de faits spatiaux qui constituent par ailleurs une partie du stimulus d'un signe phonémographique.
5. Le formème est le déterminant minimal du paramètre « forme » du signe visuel plastique. Par exemple, position, dimension, orientation sont des formèmes (voir Groupe μ , 1992 ; à paraître).
6. Sur ce concept, voir 6.1.3.
7. Sur tout ceci voir Klinkenberg (1993 ; 2002), Groupe μ (1992), Kerbrat-Orecchioni (1986 [1978]).
8. Ici pris dans le sens traditionnel belge – hélas en voie de disparition – de « friterie ».
9. Concept qui sera expliqué dans la partie 6.1.3. Sur son application à la temporalité, voir Groupe μ (1997).
10. Celui-ci n'a donc pas été l'axe principal de notre propos, contrairement à ce qu'avance M. G. Dondero (2019, p. 21).
11. Sur ceci, voir entre autres références : Palmer (1975 ; 1977), Groupe μ (1992), Klinkenberg (2000a [1996]).
12. Cf. Groupe μ , à paraître.
13. voir Groupe μ (1992) et Klinkenberg(1993 ; 2000a [1996]).
14. De surcroît, les publicités pour les lentilles de contact sont moins fréquentes que celles qui vantent les bières.

RÉSUMÉS

L'association de l'image et du texte au sein d'un même énoncé est un phénomène courant dans toutes les cultures connaissant l'écriture. Mais ce phénomène a rarement été envisagé dans sa généralité.

Se servant de concepts empruntés à la fois à la linguistique, à la sémiotique visuelle et à la théorie des écritures, l'article vise à fournir les instruments théoriques nécessaires pour penser cette association et les instruments techniques pour en décrire les mécanismes et les effets. De manière méthodique, il examine les associations fondées sur les propriétés morphologiques des systèmes en présence, leurs comportements syntaxiques, leur sémantique et leur pragmatique. L'ensemble de ces mécanismes constitue la grammaire générale des énoncés scripto-iconiques.

The image/text link within a same statement is a common phenomenon in all cultures that know writing. But this phenomenon has rarely been considered in its generality.

Using concepts borrowed from linguistics, visual semiotics and writing theory, the paper aims to provide the theoretical tools needed to devise this association and the technical instruments to describe its mechanisms and effects. In a methodical way, he examines the links based on the

morphological properties of the two systems, their syntactic behaviors, their semantics and their pragmatics.

All these mechanisms constitute the general grammar of scripto-iconic statements.

INDEX

Mots-clés : image, icône, écriture, énoncé scripto-iconique, pluricodie, espace, grammaire.

Keywords : image, icon, writing, scripto-iconic statement, pluricody, space, grammar.

AUTEUR

JEAN-MARIE KLINKENBERG

Université de Liège, membre de l'Académie Royale de Belgique, B-4020 Liège, Belgique